

Résumés des communications des journées d'études du réseau d'information sur la céramique médiévale et moderne (ICERAMM 2011)

Organisées par

Laboratoire Archéologie et Territoires (LAT) (Philippe Husi, CNRS, UMR 7324 CITERES)

Centre Michel de Boüiard, CRAHAM (Anne Bocquet-Liénard, CNRS, UMR 6273 Centre Michel de Boüiard)

Service archéologie du Conseil général du Calvados (Vincent Hincker, CG 14, UMR 6273 Centre Michel de Boüiard)

Caen, les 17 et 18 novembre 2011

Vous trouverez ici la plupart des résumés des journées 2011. Nous compléterons ultérieurement cette liste par les quelques textes qui manquent encore.

La céramique du Château de Caen. La structure F 386

S. DERVIN (Inrap) et B. GUILLOT (Inrap)

La fouille du secteur nord-ouest du château de Caen réalisée en 2005 a mis au jour un secteur lié à une activité métallurgique (forges) entre le XIII^e et le XVI^e siècle, ainsi qu'un habitat qui s'adosse au XIV^e siècle à un grand édifice d'époque romane. A égale distance entre ce dernier et la salle de l'Echiquier situé à l'est, a été découvert en 2005 une grande fosse (F386) dont les différents remplissages, au moins deux dépotoirs distincts et une phase de fosse d'aisance, nous donnent une image des banquets qui ont eu lieu au sein du château. L'étude des restes archéozoologiques retrouvés dans les deux niveaux de dépotoirs a montré la similitude dans les taxons et les marques de découpes retrouvés sur les ossements. La diversité des animaux retrouvés et la rareté de certains taxons comme le lièvre, le daim, le faisan, le paon, le dauphin et l'esturgeon montre qu'il s'agit d'animaux préparés pour un banquet aristocratique. La répartition anatomique des restes et les traces de découpe semblent exclure l'idée de dépotoirs issu de la consommation d'un banquet mais privilégie plutôt la préparation d'un tel repas.

L'étude céramologique de l'ensemble de cette fosse a permis de montrer que les trois comblements distingués possèdent également les mêmes caractéristiques. Les pichets-cruches représentent toujours plus de la moitié de chaque dépôt. Ils prennent plusieurs formes dont les caractéristiques évoluent lors de la vie de cette fosse. Ces pichets/cruches sont essentiellement des céramiques très décorées. Ils représentent entre 20 et 25% de chaque dépôt. Mais on retrouve également des pichets/cruches de type ovoïde balustre décoré sur la face opposée à l'anse d'un symbole peint représentant soit une croce,

soit un tau. Les analyses chimiques menées sur ses céramiques ont montré une même signature dont l'origine de production est encore inconnue mais dont les productions semblent se diffuser dans la Plaine de Caen. A côté de ses pichets/cruches, des pots à dispositif rapporté de type queue appartiennent également à cette même production. Les céramiques assimilées à cette production représentent alors 72% de l'ensemble des poteries de la fosse.

Les pots et les pots à dispositif rapporté sont les formes qui connaissent le plus de différences entre les comblements. Ce sont pour l'essentiel des pots globulaires à fond lenticulaire dont seule la forme de la lèvre caractérise le comblement. Dans 20% des cas, les pots proviennent de l'aire de production du Bessin. Les autres productions présentes minoritairement sont des pots à dispositif déformé ou rapporté de type tenon provenant de l'aire de production du Pays d'Auge ainsi que d'autres aires de productions distinguées chimiquement mais non localisées.

Il semble donc que les comblements se succèdent à un rythme suffisant pour que les céramiques évoluent, mais restreint dans le temps pour que l'ensemble des céramiques de la fosse soit caractéristique d'une même phase. La dernière unité stratigraphique qui comble cette fosse réunit deux éléments datant : une impression sigilliforme au type d'un denier tournois de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e siècle sur un pichet/cruche, ainsi qu'une monnaie de Philippe IV le Bel au type du denier tournois daté de 1307-1310. La fin du comblement de la fosse semble donc se situer dans la première moitié du XIV^e siècle. Le premier comblement de cette fosse est caractérisé par de la céramique « très décorée » dont l'apparition au château de Caen ne semble pas être antérieur au milieu du XIII^e siècle.

La présence d'une telle importance de pichet/cruche et de céramique « très décorée » dans des contextes des dépôts de préparation culinaire est étonnante. Cette fosse nous donne l'opportunité de nous interroger sur la place des pichets/cruches et de la céramique « très décorée » en cuisine. Le seul emplacement connu d'une cuisine pour la période se situe à 150 m, il semble donc plus que probable qu'une cuisine ou tout du moins un espace réservé à la préparation de la viande devait exister (sans doute de façon ponctuelle) à proximité de cette fosse lors de l'organisation de banquets à destination aristocratique.

Première approche de la céramique de Château Ganne (XI^e-XII^e s.) (département 14)

A.-M. FLAMBARD HERICHER (Centre Michel de Boüard, CRAHAM), A. PAINCHAULT
(GrHIS) et A. BOCQUET-LIENARD (Centre Michel de Boüard, CRAHAM)

Le Château Ganne est un site fortifié localisé au sud du Cinglais, à 45 km de Caen, il a été occupé entre le X^e et le XIII^e siècle. La céramique qui y a été recueillie provient principalement d'espaces domestiques et de cuisines et correspond essentiellement aux XI^e et XII^e siècle. Le château est relativement éloigné des centres de production bien connus du Bessin (65 km), du Pays d'Auge (70 km) ou du Domfrontais (50 km). La mise en évidence, parmi les neuf pâtes identifiées, d'un groupe de pâte parfaitement original, caractérisé à l'œil nu par d'abondantes particules de mica (brun ou blanc) n'est donc pas très surprenante. L'argile utilisée, sous réserve de confirmation par l'étude pétrographique, semble être locale et supposerait l'existence d'un atelier de production à proximité du site (voir présentation des études chimiques des pâtes faite par A. Bocquet-Lienard). L'argile employée est, dans l'état d'avancement de notre étude, presque le seul caractère distinctif de cette production dont les formes correspondent à la typochronologie courante en Basse-Normandie pour cette période.

Un texte plus tardif (XIV^e siècle) souligne les liens entre les seigneurs de la Pommeraie et une communauté de potiers proche de Falaise, mais aucune trace de leur activité n'a encore pu être repérée sur le terrain.

Résumé de 7 groupes de pâtes de Château Ganne

	Couleur	Qualités	Inclusions
1. Pâtes micacées	claire (blanche, beige ou rose)	grossière à fine	paillettes de mica (brun ou blanc), grains de quartz, fragments de roche
2. Pâtes à oxydes de fer	claire	fine, lisse ou rugueuse	oxydes de fer, grains de quartz
3. Pâtes blanches	blanche	fine, lisse	quasi invisibles : grains de quartz, fragments de roche
4. Pâtes grossières	claire	grossière, rugueuse	grains de quartz, fragments de roche, empreinte de brins de paille, oxydes de fer
5. Pâtes à quartz	beige	fine, rugueuse	majorité de grains de quartz, fragments de roche
6. Grès	grise à noire (ext.), beige à lie de vin (int.)	fine, lisse	grains de quartz, fragments de roche
7. Proto-grès	gris-bleuté (ext.), beige (int.)	grossière, rugueuse	grains de quartz, fragments de roche

La céramique des cuisines du prieuré Saint-Crespin à Romilly-sur-Andelle (département 27)

E. LECLER-HUBY (Inrap) et D. JOUNEAU (Inrap)

Le site de Romilly-sur-Andelle (27), à une vingtaine de kilomètres au sud est de Rouen dans la vallée de l'Andelle, a été fouillé en 2006/2007 par une équipe de l'INRAP sous la direction de David Jouneau. Cette fouille a permis de dégager un ensemble monastique, le prieuré Saint-Crespin, fondé dans la seconde moitié du XI^e siècle. Dans le courant du XIV^e siècle sont construits le manoir prieural et ses dépendances agricoles. Celui-ci abritait vraisemblablement les cuisines au rez-de-chaussée, dotées d'une importante cheminée et d'un escalier donnant accès aux celliers. A partir du XVI^e siècle apparaissent les premiers documents attestant que le prieuré est affermé à de gros laboureurs. C'est à cette période que les cuisines sont externalisées dans l'aile sud du manoir qui abrite une cheminée et un four à pain, témoins de l'aisance matérielle des résidents.

Les poteries du XVI^e siècle sont associées aux usages domestiques et culinaires ou au service de la table, associant productions locales et importations du Beauvaisis et pour une moindre part de la Basse-Normandie. C'est une vaisselle simple, adaptée à une cuisine du quotidien qui met en évidence différents modes de cuisson et d'alimentation. Le « coquemar », qui sert à la fois à la cuisson, à la conservation et au stockage, est l'ustensile le plus représenté. On compte également quelques pots en grès Bas-Normand (domfrontais) utilisés pour le commerce des produits laitiers. Parallèlement à l'accroissement du nombre des pots à cuire, on assiste à la multiplication des formes basses ouvertes destinées à la préparation et à la cuisson des aliments avec les tèles, les terrines et les lèchefrites. Cette spécialisation des ustensiles de cuisine s'accompagne d'une diversification des formes en usage pour la table avec notamment la multiplication des vases à boire : godets ovoïdes et coupelles en grès du Beauvaisis, complétés par des bols à oreilles en terre cuite glaçurée. Des pichets et « verseuses » ou « biberons », munis d'un long bec verseur, en grès du Beauvaisis, sont utilisés comme récipients à boire ou pour le service des liquides. La rareté des fragments d'assiettes produites localement et attribuables au Beauvaisis, suggère des plats de service plutôt que des assiettes individuelles. Si l'essentiel du mobilier est représenté par les céramiques, il y a aussi quelques objets métalliques à usage culinaire, un cuilleron en alliage cuivreux de la seconde moitié du XVI^e siècle et une coupelle en bronze qui complètent le service de table.

Les potiers de Martincamp

T.-M. HEBERT (Centre Michel de Boüard, CRAHAM)

Le hameau de Martincamp dépend de la commune de Bully, dans le nord de la Seine-Maritime. Trois facteurs expliquent sa genèse et son importance. Il est enclavé dans la forêt d'Éawy, sur le plateau qui borde au sud la boutonnière du Pays de Bray. Il se trouve à proximité immédiate du carrefour des Hayons, où se croisent les routes de Dieppe à Paris et de Rouen à la Picardie.

La première raison de son développement fut la possibilité d'écouler sa production dans quatre directions. À l'ouest, Dieppe est un débouché naturel pour les poteries de Martincamp. Embarquées comme vaisselle de bord, elles se retrouvent tout au long de la côte atlantique mais aussi en Angleterre et en Amérique du Nord. Des contrats portant sur de grosses commandes ont été passés directement entre potiers et clients de Rouen et de Paris. Vers la Picardie, par Abbeville, existait un flux régulier de marchandises. Retrouvées dans des collections du nord de la France, elles ont parfois été attribuées à des centres de production variés.

Martincamp s'est développé au XVI^e siècle dans des essartages clandestins de la forêt d'Éawy, régularisés sous Henri III et Henri IV par des aliénations du Domaine : le clergé et la noblesse ont alors acheté des grandes parcelles qu'ils ont fait mettre en labour alors que la population locale achetait les petites parcelles de quelques acres où elle était déjà installée et en faisait des herbages.

La terre à pot était achetée sur le territoire de la commune voisine, Quièvrecourt. Les affleurements des lentilles silto-argileuses du Wealdien, mises au jour par le creusement de la boutonnière du Pays de Bray, apparaissent à cet endroit. Ces terres ont la faculté de grésier, mais servaient également à produire la poterie commune. C'est une terre très fine et très pure, qui est après cuisson est blanche un peu crème. Les potiers usaient de différents mélanges en fonction du résultat désiré. Ils se faisaient livrer la terre dont ils avaient besoin et réglait à la fin du contrat ce qu'ils avaient consommé.

L'activité des potiers est attestée au milieu du XVI^e siècle. Au début du XVII^e siècle, une quinzaine d'ateliers fonctionnent, protégés par le tribunal de la Table de Marbre de Rouen, car leur activité permet de valoriser le bois de la forêt d'Éawy. À la fin du XVIII^e siècle, vingt et un ateliers sont en activité et produisent 660 000 pièces par an. Le centre continue à s'agrandir et à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, plus de deux cents personnes travaillent dans une trentaine d'ateliers. Cependant, dès le milieu du XIX^e siècle, une chute continue du nombre de potiers marque le déclin inexorable de l'activité céramique à Martincamp. Elle cesse définitivement en 1910, à la mort du dernier potier, Jean Laurent.

Martincamp fut le seul centre de production de grès de Haute-Normandie, mais il a également produit des céramiques décorées à la corne et glaçurées au plomb. En grès, la production la plus caractéristique est la cruche à bec pincé, couverte d'une glaçure bien vitrifiée due à sa place près du

fourneau. Les potiers produisaient beaucoup de pièces utilitaires de formes fermées, souvent recouvert d'un engobe qui les colorait en rouge sombre ou en marron : cruches à goulot, pots à lait, pots à réserve, moines et tasses, pots à beurre, lampes à huile etc. Les poteries communes étaient ornées de motifs variés. Le plus important était le coq, dont il existe plusieurs variations. Les chevaux, les cerfs étaient plus rares. Les motifs géométriques se multipliaient à l'infini. La couleur rouge était obtenue par une barbotine riche en fer, la couleur jaune par le plomb sur une terre blanche, le vert avec du cuivre. Il existe un décor fait de grands cercles marron qui se recroisent obtenus avec du manganèse. Encore très stéréotypés au début du XIX^e siècle, les formes et les décors ont ensuite connus plus de variété.

Les céramiques de l'habitat carolingien des Andelys (département 27)

Y.-M. ADRIAN (Inrap)

Une fouille effectuée en 2004 sous la direction de F. Jimenez (INRAP) au cœur des Andelys, a permis l'étude d'une petite partie (2000 m²) d'une occupation rurale du haut Moyen Âge. A travers des ensembles mobiliers relativement fournis (total de 2700 tessons) et diversifiés, en particulier au regard de la surface de fouille, ce site des Andelys constitue une référence régionale importante, notamment en raison de sa position géographique, au carrefour de plusieurs grands « faciès » céramiques et courants commerciaux. Entre la fin du VII^e et la première moitié du VIII^e siècle, son approvisionnement en poteries semble essentiellement provenir de la basse vallée de la Seine ou de ses abords immédiats. Ceci se matérialise en particulier par la forte représentation des pâtes blanches ou beiges, régulièrement riches en inclusions mais très différentes des pâtes granuleuses classiques. Une bonne partie de ces pâtes semble attribuable à l'atelier de La Londe (Seine-Maritime), qui détient dès le VII^e s. une place prépondérante sur le marché régional de la vallée de la Seine. D'autres productions se remarquent mais restent indéterminées : ceci concerne en particulier la céramique décorée à pâte noire lustrée ainsi que quelques pâtes communes, plus ou moins déjà rencontrées sur certains sites de la vallée de la Seine, ce qui suggèrent pour beaucoup des origines locales.

Entre les VIII^e et IX^e siècles, la situation est à l'évidence plus partagée car les pâtes blanches de type La Londe cohabitent avec plusieurs productions à pâtes sombres plus ou moins riches en inclusions, issues vraisemblablement de l'ouest francilien. A partir de la fin du IX^e s., la situation semble évoluer de nouveau et le site des Andelys semble désormais majoritairement approvisionné par les productions potières localisées dans le Beauvaisis et le nord ou l'ouest l'Île de France, au sens large, celles-ci étant visiblement multiples. Leur présence se matérialise par des pâtes à textures granuleuses claires ou sombres, par les céramiques « peintes et polies » ou par des céramiques décorées du Beauvaisis. Ces dernières sont ici nombreuses alors qu'elles sont insignifiantes juste de l'autre côté de la Seine (Tournedos, Léry) ou encore à Rouen, éloignée seulement de 40 km. A cette époque, les acheminements depuis la basse vallée de la Seine ou ses abords, et en particulier de La Londe, pourtant au point fort de son activité, sont pratiquement inexistantes. La situation est ainsi très différente de celle qui est observé immédiatement au sud de la Seine, dans la vallée elle-même ou bien sur les deux grands plateaux se développant au sud (plateaux de Madrie et de Saint-André-de-l'Eure). Outre d'inégales représentations de certains ateliers d'un endroit à l'autre, la différence de faciès s'exprime principalement par les couleurs des poteries, majoritairement claires et rehaussées de peinture rouge à partir du IX^e s. au nord de la Seine, alors qu'elle est essentiellement sombre et donc très peu décorée au sud. La Seine a visiblement joué un rôle de frontière très rarement outrepassée et ceci a donc eu des conséquences importantes sur l'aspect extérieur de la vaisselle de terre d'époque carolingienne.

Regards croisés sur la céramique dite de "tradition anglo-saxonne" (VI^e s.)

V. HINCKER (Service archéologie du Conseil général du Calvados), J. SOULAT (Paris I et Centre Michel de Boüard), X. SAVARY (Service archéologie du Conseil général du Calvados) et A. BOCQUET-LIENARD (Centre Michel de Boüard, CRAHAM).

De nombreux sites sur le littoral de la Manche, en particulier dans les vallées de l'Orne, du Ponthieu et du Boulonnais, ont livré de la céramique dite de tradition anglo-saxonne. Elle présente morphologiquement beaucoup de similitudes avec les productions anglo-saxonnes rencontrées en abondance en Bretagne insulaire au VI^e s. Sur le continent, ces céramiques sont essentiellement découvertes en contexte funéraire et depuis 1997 en contexte d'habitat, à Giberville dans le Calvados, associées à d'autres productions tournées.

Ces céramiques sont-elles le témoin d'échanges au VI^e s. entre les deux rives de la Manche et d'une origine commune et exogène ou de l'établissement de population anglo-saxonne sur le littoral continental. La question a été réexaminée à la lumière de la découverte de céramiques de ce type en contexte d'utilisation. La synthèse de plusieurs travaux menés sur ce corpus céramique marque l'intérêt d'une analyse croisée des données céramologiques (caractéristiques morphologique, décorative et technique), des observations microscopiques et des analyses chimiques pour définir et caractériser cette céramique.

L'étude céramologique montre que ces vases, bien que peu nombreux dans le vaisselier de l'époque, sont, aussi bien en contexte funéraire que dans l'habitat, de formes très diverses, toujours modelés et portant des décors qui attestent d'un horizon culturel commun. Les observations microscopiques et les analyses chimiques ont permis d'identifier une diversité de groupes de production distincts dans les deux espaces géographiques du littoral. Ces pots ont la particularité d'avoir été fabriqués soit avec une matière première spécifique (marnes pour la vallée de l'Orne), soit avec une matière première à laquelle a été ajouté des inclusions non plastiques (dégraissant) de type coquillier ou végétal. Cet ajout vise sans doute à rendre à ces produits un aspect esthétique extérieur comparable. L'ensemble de ces observations suggèrent que ces céramiques ne sont pas importées mais sont le résultat d'une fabrication locale dont l'influence technique et esthétique est à rechercher dans l'aire culturelle anglo-saxonne qui s'étend sur les deux rives de la Manche et de la Mer du Nord au VI^e s. La présence de ce type de céramique dans ces lieux où d'autres productions sont abondantes et variées relève donc plutôt de considérations culturelles et humaines plutôt qu'économique.

Le Mans : étude chrono-typologique et essai d'interprétation de l'approvisionnement en céramique à l'époque médiévale (XIe - XIVe s.) :

Aurore Noel (ArcheoLoire)

La synthèse présentée ici résulte de travaux réalisés en Master 2 Recherche à l'Université de Tours en 2010 sous la direction de Ph. Husi. Les objectifs de cette étude étaient d'établir les bases d'une chrono-typologie allant du XIe au XIVe siècle, ainsi que de dégager quelques éléments de compréhension de l'approvisionnement de la ville à travers les découvertes faites dans trois contextes de consommation de la ville du Mans, les ateliers de production locaux étant très mal connus. Le faciès céramique a ensuite été comparé aux différentes aires culturelles bien identifiées dans le Centre-Ouest de la France.

Un total de 15015 tessons (NMI : 694) a été étudié selon les méthodes utilisées par le réseau ICERAMM, les formes et productions ont pu être rapprochées des référentiels en usage pour le Centre-Ouest de la France.

Une chrono-typologie a été établie grâce aux informations stratigraphiques, aux quelques éléments de datation absolue (les monnaies et un texte de fondation d'un couvent présent sur l'un des sites datant de 1256), et par comparaisons avec les sites locaux et régionaux. Les noms des formes des récipients correspondent à ceux du répertoire du Centre-Ouest de la France présenté sur le site ICERAMM. Cinq phases ont pu être cernées, allant du XIe au XIVe siècle. Le XIe siècle est caractérisé par la présence de pots à lèvre en bandeau court (pot 2b), de cruches à bec tubulaire tangent à la lèvre et deux anses (cruche 1a), ainsi que par la résurgence de formes du haut Moyen Age telles que les pots à lèvre en poulie (pot 2u), les pots à lèvre rectangulaire à inflexion externe (pot 2a) et les cruches à bec ponté (cruche 3c). Le XIIe siècle, mal représenté, se distingue du siècle précédent par la disparition des formes du haut Moyen Age et par l'apparition des pichets élancés à lèvre en bandeau (pichet 1a). De nombreux changements sont visibles dès la première moitié du XIIIe siècle : les pots à lèvre en bandeau sont agrémentés de becs pincés ou d'anses, le bandeau s'allonge (pot 2c). Les cruches à bec tubulaire des siècles précédents se transforment en cruches à bec pincé (cruches 6d et 6e) avant de disparaître dès la période suivante. La seconde moitié du XIIIe siècle voit apparaître timidement le pichet à lèvre à inflexion interne et à col très allongé (pichet 2a, production des ateliers de Saint Jean de la Motte), production qui se fera plus présente pendant le XIVe siècle. Ce dernier marque un changement dans le vaisselier, notamment avec la réapparition des formes ouvertes telles que les coupes (coupe 2), les tasses (tasse 5) et les lèchefrites. Les pots à lèvre en bandeau sont toujours présents mais sont concurrencés par les pots à anses (pot 11a et pot 13c) qui font leur véritable apparition à cette époque. Les pichets sont exclusivement représentés par les productions de Saint Jean de la Motte. Les « mortiers à œil de perdrix » font également leur apparition dans le vaisselier du Mans à partir du XIVe siècle.

Les échanges commerciaux, approvisionnement de la ville et diffusion des ateliers connus, ont pu être appréhendés. On constate que l'approvisionnement se fait à partir d'un environnement probablement local durant les XI^e et XII^e siècles, cela concerne plus de 75% des vases étudiés. A partir du début du XIII^e siècle, deux zones d'ateliers connues apparaissent dans les contextes archéologiques, l'une en Sarthe du sud, autour de Saint Jean de la Motte, la seconde dans la périphérie d'Alençon dans l'Orne. Ils produisent des vases à la morphologie proche de ceux déjà connus à la période précédente, mais pourvu d'une amélioration (par exemple : adjonction d'une anse, d'un bec verseur, pot à lèvre au bandeau plus développé, ...). Ces productions nouvelles ne cessent de croître jusqu'au XIV^e siècle, apportant avec elles de nouveaux types de récipients, tels que les tasses et coupes, les grands pots à cuire à deux anses et les pichets élancés à parois fines de Saint Jean de la Motte. Les productions locales restent en vigueur dans le vaisselier au moins jusqu'au XIV^e siècle, borne de cette étude, mais leur part n'atteint plus que 14%.

La diffusion des productions n'est pas uniforme pour tous les types de récipients. L'aire de Sarthe du sud connaît une exportation à l'échelle régionale, en ce qui concerne les productions à parois fines que sont les pichets, les tasses et les coupes. On les retrouve dès la fin du XIII^e siècle en Touraine et en Anjou principalement, ainsi qu'à Rennes et Nantes où quelques vases sont connus. Les productions plus communes de cette zone ne sont commercialisées qu'à l'échelle locale. L'aire de la périphérie d'Alençon connaît le même modèle de diffusion. Les vases dits « mortiers à œil de perdrix » connaissent une commercialisation d'ampleur régionale, nombres d'entre eux ont été découverts dans le sud de la Normandie et dans le nord de la Sarthe dans des contextes des XIII^e-XIV^e siècles. Les productions plus communes de pots à cuire ont une diffusion plus restreinte, elles sont tout de même connues jusqu'au Mans.

La céramique de la ville du Mans s'intègre dans la tradition potière de l'ouest de la vallée de la Loire Moyenne, aux côtés de Tours et Angers. C'est un espace soudé par la présence forte de pichets élancés, de pots à lèvre en bandeau et de cruches à bec tubulaire et deux anses portant des traces de tournage marquées sur la panse, récipients réalisés dans des pâtes blanches fines puis par l'arrivée des pichets de Saint Jean de la Motte dans toute cette zone. Le Mans bénéficie malgré tout d'influences extérieures venant de Normandie avec les mortiers à « œil de perdrix » et des cruches à bec pincé du XIII^e siècle ainsi que de l'espace d'Ile-de-France qui pourrait se manifester ici dans les bandes de peinture décorant les pichets, qui ne sont sans rappeler les flammules des vases franciliens.



Carte : Approvisionnement du Mans en céramique et diffusion des principaux ateliers connus.

Le vaisselier d'une aumônerie du XIII^e au XVII^e siècle : Saint-Gilles de Surgères (Charente-Maritime)

Éric NORMAND (SRA Poitou-Charentes / CESCO Poitiers) et Guillaume POUPONNOT (Inrap GSO).

L'aumônerie Saint-Gilles, située dans un des faubourgs du bourg castral de Surgères, a fait l'objet de trois campagnes de fouilles programmées en vue de comprendre la grande salle des malades et certains bâtiments de servitude. La fouille des niveaux d'occupation a livré un mobilier céramique important et varié. Toutefois, même s'il permet d'établir une stratigraphie assez fine, appuyée par la découverte d'un numéraire abondant, ce contexte de découverte particulier a pour conséquence une très grande fragmentation des tessons.

Quatre grandes phases ont été identifiées permettant de retracer l'histoire des lieux entre le XIII^e et le début du XVII^e siècle, date de l'abandon des bâtiments comme aumônerie. Parmi celles-ci, une restructuration radicale du site à la fin du XV^e siècle constitue une coupure stratigraphique très utile pour comprendre l'évolution du vaisselier mis au jour. Les phases ayant livré le plus de céramiques concernent la période de transition entre la fin du Moyen Age et le début de l'Époque Moderne, soit le XV^e siècle et une partie du siècle suivant. L'étude de ce vaisselier, qui connaît alors une transformation importante en raison de nouvelles pratiques de table et de cuisine, a donné l'occasion de jeter les bases d'une meilleure connaissance de la céramique en pays charentais. Plusieurs thématiques ont pu être ainsi abordées pour cette période très mal connue dans la région en raison du faible nombre de sites stratifiés fouillés.

Tout d'abord, la définition d'un vaisselier de la fin du Moyen Age a permis d'en montrer la variété des formes, même si les pots destinés à la cuisine restent dominants, alors que le XVI^e siècle voit l'affirmation des formes ouvertes et la diminution de l'importance numérique des pichets. Néanmoins, la place assez conséquente qu'occupe la vaisselle de table, tout comme la présence d'un nombre important de formes particulières telles les tasses et les gourdes, pose la question de la spécificité de cet établissement lié à sa vocation hospitalière.

Ensuite la multiplication des groupes techniques témoigne d'une diversité d'approvisionnement de ce site qui se trouvait alors à un carrefour de voies de communication importantes. La méconnaissance des ateliers de potiers régionaux, en dehors de ceux établis autour de la Chapelle-des-Pots, rend pour l'instant toute tentative de conclusion difficile. Même si cette dernière production est, comme on peut s'en douter, dominante dans le vaisselier de Saint-Gilles, sa part ne dépasse pourtant guère la moitié des individus. Ce constat est peut-être le témoignage de la limite de la zone d'influence directe de la production saintongeaise, tout comme le fait que les productions micacées, que l'on rencontre régulièrement en Poitou, sont suffisamment présentes à Saint-Gilles pour que l'on puisse parler de

concurrence d'aire de production. Cette position privilégiée est également perceptible à travers les céramiques d'origine extra-régionales découvertes à Surgères comme par exemple des grès normand et du Beauvaisis, la production lavalloise, dite "rose-bleue", ou bien encore une majolique lyonnaise.

Enfin, les derniers apports de cette étude ont été d'identifier quelques différences entre un vaisselier de tradition médiévale et les transformations qui annoncent les périodes modernes ; et de cerner quelques spécificités propres aux productions du XVe, voire du XVIe siècle, permettant l'identification de cette période de transition. Ces dernières se caractérisent par certaines formes de lèvres ou des céramiques au décor peint qui apparaissent au XVe siècle et peuvent perdurer, pour quelques-unes, au XVIe siècle mais jamais au delà. Toutefois, le manque de références régionales ne permet de dire si le site de Surgères est représentatif, sa fonction hospitalière et son caractère aristocratique pouvant fausser la donne.

Les ateliers de potiers de La Saulsotte (Aube) au haut Moyen Âge, état de la question.

Christelle Lagatie (Service régional de l'archéologie – DRAC Champagne-Ardenne)

A l'occasion de la réalisation d'une station d'épuration, une surveillance archéologique sur une emprise d'environ 4 500 m² a permis de mettre en évidence des vestiges correspondant à une zone d'atelier de potiers attribuable à l'époque mérovingienne.

La découverte d'un four, de fosses et de puits lors de la première phase a occasionné la réalisation d'un décapage sur environ 4 000 m².

La commune, et d'ailleurs le Nogentais en général, sont réputés pour la fabrication de céramique depuis la période antique. Les recherches de A. Brisson et A. Loppin dans les années 30 et les prospections de M. Lenoble dans les années 90 avaient permis de mettre en évidence plusieurs fours de potiers, dont un du haut Moyen Âge, situé à environ 500 m de la zone qui nous concerne ici.

L'opération a mis en évidence deux fours assez bien conservés, qui ont livré un important lot de céramiques et peut être les restes d'un troisième sans mobilier, dont il ne subsistait plus que le sol induré et rubéfié. Dans les deux premiers cas, on reconnaît la chambre de cuisson, l'alandier et la fosse de travail. Le premier, et le mieux conservé, est de type cylindrique à tirage vertical et à double volume. Le vestige d'un pilier central qui a pu supporter une sole qui n'a pas été retrouvée a pu y être reconnu. Un nombre important de fragments d'argiles cuites portant l'empreinte de vases se trouvait mêlé aux tessons. Ils nous donnent des indices sur le mode de façonnage et le type de voûtement du four.

Le site présente également un nombre important de trous de poteau laissant imaginer une installation qui semble s'organiser le long d'un fossé d'enclos. Aucun élément ne permet de dater cet ensemble.

On compte également de nombreuses fosses, des puits dont certains ont livré des restes de pichets dans un bon état de conservation, ainsi que des éléments organiques (bois, charbons, etc.) qui méritent une étude spécifique.

Plusieurs fosses présentaient des rejets de combustion, restes de parois de fours, nodules d'argiles rubéfiées ; certaines structures pourraient également correspondre à des amas de cendres et de restes de combustion, laissés sur place.

Comme c'est très majoritairement le cas, les céramiques découvertes dans les fours n'appartiennent pas à des fournées écrasées en place, mais à des rebuts non commercialisables, rejetés dans les fours détruits servant alors de dépotoirs secondaires. On retrouve sur quelques rares exemplaires quelques déformations comme des bulles d'air et des éclatements ou desquamations, liés à une mauvaise maîtrise de la cuisson. Le taux de fragmentation de ces céramiques est assez important, ce qui empêche de reconnaître les grandes déformations typiques des ratés de cuisson. Mais il semblerait avant tout que la casse ait été la principale cause du rejet.

Le deuxième four est plus problématique car rien ne permet de certifier qu'il s'agit clairement d'un four de potier. La céramique provient essentiellement de ce qu'on pourrait faire correspondre à la fosse de travail transformée en dépotoir. Cette céramique est légèrement plus tardive que celle issue du précédent four.

Néanmoins, et de manière générale sur l'ensemble du site, la céramique présente des caractéristiques techno-typologiques communes et typologiquement conformes à ce qui se rencontre durant cette période comprise entre la fin du 6e et la première moitié du 8e siècle.

En effet, il s'agit en majorité de formes fermées et plus précisément (pour près de 90 %) de pots à cuire de forme globulaire avec un col court, des lèvres assez variées mais le plus souvent infléchies vers l'extérieur. On retrouve aussi mais plus rarement quelques cas de pichets avec anses en rubans, rappelant fortement les formes Alzei 30.

Les formes ouvertes très anecdotiques (3%) correspondent en général à des restes d'écuelles et de mortiers mais à une quantité moindre.

La pâte employée qui provient du banc d'argile kaolinitique situé le long de la cuesta entre La Saulsotte et Barbonne Fayel varie, selon la cuisson, de la couleur blanche à beige ou rose orangé à brune. Certains exemplaires présentent une pâte grise plus ou moins foncée. Les surfaces brutes présentent les mêmes variations. Selon les types, on peut observer une différence de granulométrie avec par exemple de grosses inclusions de quartz et d'oxyde de fer pour certains pots à cuire ; les pâtes les plus fines sont généralement réservées aux vases biconiques parfois décorés à la molette et présentant une surface fumigée et légèrement lustrée, aux cruches, aux écuelles et à certains types de pots.

Une autre particularité concerne certaines épaisseurs des fonds de pots à cuire qui, dans quelques cas, peuvent avoisiner deux centimètres ; d'autres sont légèrement bombés.

Enfin, dans les deux fours, on trouve en quantité assez importante des exemplaires de marmites à suspension dont le bord est percé de deux trous opposés, destinés à faire passer un lien pour suspendre le récipient. Il peut s'agir compte tenu du nombre recueilli d'une spécialisation du site (?) Ce type de céramiques à bord percé semble se transformer peu à peu en passant d'un bord à oreille à un bord plus droit sans déformation dans le courant du 7e siècle.

Un pichet issu du puits présente sur son fond une croix incisée à cru, marque de potier déjà reconnue sur d'autres récipients du même type découverts sur la commune ; ces types de pichets sont connus aux 6e et 7e s.

Cette occupation confirme des découvertes plus anciennes dans cette partie de la vallée du Resson. Son étude constitue un jalon important pour la compréhension des systèmes de fabrication de la céramique au haut moyen Age dans le Nogentais, ainsi qu'une référence pour la typologie de ses productions.

A l'ouest du nouveau : aperçu d'un vaisselier finistérien du VIIe au XVe siècle, sur la commune de Plouedern-Leslouc'h (département 29)

F. Labaune-Jean et S. Blanchet, Inrap Grand Ouest

En 2008, la fouille préventive menée sur près de 4 hectares à Leslouc'h (Plouedern, Finistère) a permis l'étude d'un vaste site archéologique à occupations multiples, en préalable à l'installation d'une ZAC, dans un secteur déjà connu par la présence d'une motte féodale, le projet d'étude initial concernant des vestiges de l'âge du Bronze.

Les premiers indices anthropiques se rattachent au Néolithique moyen et récent. Quelques céramiques témoignent également d'une occupation des lieux au Chalcolithique, ou au tout début du Bronze ancien. Au Bronze moyen, le vaste réseau de fossés (15 hectares au moins), compose plusieurs « enclos » quadrangulaires. L'un d'eux, fouillé intégralement, mesure 250 m de long pour 50 m de large et a livré d'importants lots céramiques.

Une forte concentration de chablis suggère l'existence d'un espace boisé qui se serait développé du Bronze final jusqu'au début de La Tène finale, période à laquelle appartiennent de nombreuses structures de combustion (fosses de charbonnage).

L'importante emprise décapée a permis de dégager de nombreuses structures attribuables au Haut et au Bas Moyen Age. Les structures médiévales se concentrent sur le tiers ouest de l'emprise avec, au moins, trois systèmes fossoyés successifs. Plusieurs constructions, des structures de stockage et de combustion ont été recensées ainsi que des structures funéraires.

Les éléments mobiliers associés à ces espaces nous livrent un panel assez complet de formes, permettant d'appréhender l'évolution du corpus en usage dans ce secteur géographique du VIIe siècle au début du XVIe siècle et d'établir une amorce de typo-chronologie. En dehors d'une des structures funéraires, l'essentiel se compose de tessons souvent isolés, sans structure de dépotoir. Ce phénomène est récurant sur les occupations du haut Moyen Age abordées en Bretagne, laissant envisager l'hypothèse d'un recours privilégié à un vaisselier en matériaux périssables.

La première répartition chronologique basée sur l'aspect des pâtes et des profils de récipients a permis de classer les lots en grands groupes, confirmés en cours d'étude par les analyses C14.

Les éléments les plus anciens (VIIe - VIIIe siècles) se rapportent principalement aux espaces funéraires (plusieurs cercles et une tombe). A mi-hauteur de celle-ci, 4 formes différentes ont été découvertes, dont deux vases complets. Le premier dispose d'un corps cylindrique tronqué à la base pour former un fond plat large ; il est doté d'un rebord arrondi, court et éversé vers l'extérieur. Deux autres vases possèdent une forme plus ouverte, terminée par une lèvre éversée à décor de dépressions digitées sur l'extrémité en méplat. Le dernier individu correspond à la portion d'un fond présentant des perforations de fort diamètre à associer à une forme précoce de chantepleure. L'analyse des caramels de cuisson de ces vases a permis d'obtenir une datation radiocarbone entre les années 660 et 780. Ces

formes trouvent des correspondances avec des contextes de la côte Est de l'Angleterre (Yorkshire principalement).

Aux VIIIe et IXe siècles, le site livre des morceaux de plats et d'écuelles, ainsi que des pots globulaires à deux anses et décor à la molette, trouvant des analogies avec ceux de Creac'h Gwen - Quimper (29) . Les récipients en céramique onctueuse font leur apparition et ne vont que très peu évoluer jusqu'au XVIe siècle . Il s'agit majoritairement de marmites et de terrines, plus quelques galettières. Avec 15 fosses - silos et 8 fossés ayant livré des tessons des IXe -XIe siècles, cette phase d'occupation semble être la mieux représentée sur le site, sans doute en liaison avec les bâtiments repérés en 1966, sous la motte féodale. Certains de ces contextes font apparaître de petites concentrations de restes à proximité des bâtiments individualisés. Les rejets plus anecdotiques dans les comblements des fossés témoignent d'un curage régulier, tout comme du lessivage de surface, dû à la proximité des structures sous la terre végétale.

A partir du Xe siècle, la céramique onctueuse est bien présente. Les autres productions locales montrent une pâte claire et riche en mica et le recours à la cuisson oxydante, caractéristique de la période carolingienne. S'y ajoute de rares fragments de récipients glaçurés, notamment au niveau de la motte féodale, dont un morceau de pichet de Saintonge.

La transition médiévale - moderne marquant la fin de l'occupation de ce secteur repose sur quelques tessons résiduels. Une partie d'entre eux correspond à des sections de bord de récipients à grande ouverture délimitée par une lèvre à large méplat horizontal. Ce type de bord associé à une pâte bien cuite trouve des correspondances avec des vases en usage dans ce secteur géographiques aux XIIIe et XIVe siècles, comme au château de la Roche-Maurice par exemple (étude inédite).

Les vestiges mis au jour sont en partie à rattacher à un bâtiment et à une motte castrale situés à quelques dizaines de mètres à l'ouest du projet de ZAC. La motte arasée dans les années 1960 lors de travaux agricoles a fait l'objet de sondages d'urgence par R. Sanquer . Ces derniers ont montré qu'un bâtiment en maçonnerie de pierre sèche (16 m de long pour 6 m de large) était construit à la base de la motte et scellé par celle-ci.

Dans un rayon de quelques centaines de mètres autour de la motte de Leslouc'h, plusieurs ouvrages médiévaux (trois enceintes et une motte) sont répertoriés. D'après les données disponibles, les enceintes pourraient être du Haut Moyen Age. La seconde motte se développe également sur un site préexistant puisqu'elle est installée à proximité immédiate d'une des enceintes. La diachronie explique, dans une certaine mesure, le caractère très étonnant de ce regroupement de structures, mais elle indique également la pérennité de l'importance stratégique du secteur tout au long de la période médiévale, ce qui confère au lieu un statut privilégié dans l'histoire de l'organisation du territoire.

La céramique médiévale et moderne du site de Metz

« Ilot Sainte Chrétienne »

Rachel Prouteau (INRAP)

Le site de Metz « Ilot Sainte Chrétienne » se localise dans le département de la Moselle en Lorraine. La fouille s'est déroulée de février à octobre 2009 sur une surface de 1800 m². Elle a été menée par une équipe de 6 archéologues INRAP sous la direction de Stéphane Augry. Elle a mis au jour un couvent de carmélites édifié d'après les textes en 1623 sur des maisons, des sols, des niveaux de jardins et des latrines médiévales (XIV^e-XV^e siècles) transformées en dépotoirs. La céramique se compose d'un Nombre de restes (NR) total de 15668 tessons et de 2539 NMI. Elle se caractérise par 14 formes complètes et 203 formes archéologiquement complètes.

La période médiévale (XIV^e-XV^e siècles)

Elle est représentée par un NR de 1562 et par 368 NMI. Elle se compose de trois groupes techniques :

La céramique glaçurée dite céramique « très décorée »

Le grès

La céramique à pâte calcaire

La céramique glaçurée dite « très décorée »

Elle se caractérise par des pâtes fine avec parfois quelques inclusions sableuses. Les modes de cuissons sont la plupart du temps oxydants. Les glaçures sont plombifères, appliquées par aspersion ou par trempage. Leurs couleurs varient du brun au jaune-orangé pour les pâtes les plus riches en oxyde de fer. La couleur verte est obtenue à partir d'une cuisson réductrice par adjonction d'oxyde de cuivre à la glaçure plombifère. Pour la région lorraine, un seul atelier de production est connu jusqu'à ce jour, il se localise dans la ville de Metz, il a été fouillé en 1987-1988. Sa production se caractérise par de la céramique glaçurée et de la céramique à inclusion de calcaire.

A Metz « Ilot Sainte Chrétienne », les principales formes fermées se composent de pichets piriformes, de pichets à panse globulaire, de pichets élancés, de pots tripodes et de pots ansés

Les décors sont surtout présents sur des pichets, ils se caractérisent par des pastilles à grain rapportées, des pastilles composites composées de grains et de croix, d'un décor floral réalisé à l'engobe et de pastilles tronconiques creuse et enfin d'un décor floral stylisé, réalisé à l'engobe.

Les formes ouvertes sont matérialisées par une tasse trilobée, des jattes, une coupe et un poêlon. Quelques formes miniatures représentant un pichet et une cruche sont également été déterminées.

Les autres formes correspondent à une lampe à huile et à deux tirelires à fente verticale. La première présente un corps globulaire se terminant par un bouton de préhension. La seconde tirelire est plus élancée avec une base en piédestal et un bouton de préhension circulaire.

La lampe à huile apode à fond plat et munie d'un bec verseur, des traces de carbonisation visibles sur sa face interne témoignent de son utilisation.

Le grès

Le grès présente une couverture salifère, il est probablement d'origine rhénane, il correspond à un NdR 208 et à 48 NMI. Quatre types de grès ont été recensés :

- un grès à pâte grise ou beige recouvert partiellement ou entièrement d'un revêtement argileux de couleur brun rouge ou violet matérialisé par des pots ou des pichets
- un grès à pâte grise recouverte d'un revêtement argileux brun d'aspect mat ou brillant représenté par une coupe et des tasses
- un grès gris à pâte grise dont les principales formes correspondent à des gobelets. Il faut noter également la découverte d'une coupe probablement produite à Siegburg.

La céramique à inclusions de calcaire

La pâte renferme des inclusions de calcaire d'une taille relativement fine voir pulvérisées. Elle se compose de 382 NdR et 103 NMI. Les récipients correspondent essentiellement à des formes ouvertes, il s'agit de cruches à panse globulaire et fond bombé et de terrines ansées à fond lenticulaire.

La période moderne : XVIe-XVIIe siècles

Elle se compose de 9824 NdR et 1760 NMI. Quatre groupes techniques ont été déterminés

- La céramique glaçurée
- La céramique non couverte
- Le grès
- La céramique grise cannelée

La céramique glaçurée

Les pâtes sont fines ou sableuses. Les modes de cuisson sont oxydants et plus rarement réducteurs. Les glaçures sont plombifères, appliquées à cru ou au préalable sur une couche d'engobe. Elles recouvrent généralement la face interne des récipients. Quatre principaux types de glaçures ont été déterminés :

- des glaçures vertes à base de cuivre
- des glaçures transparentes
- des glaçures à base de manganèse de couleur noir à violette qui peuvent avoir un aspect métallique.

Les formes fermées sont représentées par des pots tripodes à panses arrondies de type « tonnelet », à panse cylindrique, à panse élancée et des pots tripodes à anse de panier, des pots à carène basse, des albarelles à panse galbée et à panse cylindrique.

Les formes ouvertes se caractérisent par des assiettes plates et creuses, à aile courte ou longues ainsi que par des plats. Deux exemples de décors incisés dit à « sgraffiato » représentant un décor foral indéterminé accompagné d'un poisson et un décor végétal d'entrelacs ont été déterminés. Les autres formes ouvertes correspondent à des écuelles à oreilles, des jattes, des terrines, des poêlons et des écuelles tripodes.

Quelques formes particulières : lampes à huile à pied, tirelires, jouets/sifflets zoomorphes ou aviforme ainsi qu'un fragment de dossier de bénitier de chevet (?) ont également été recensées.

La céramique non couverte

Elle correspond à un NdR de 2106 et à 238 NMI. Les formes fermées se caractérisent principalement par des pots ansés, des cruches à col cannelé, des vases de jardin à cols décorés d'un cordon digité rapporté, par des couvercles et par un fond de couvre feu. Les formes ouvertes ne sont matérialisées que par une jatte à parois évasées, probablement munies d'une collerette dont le fond plat est perforé d'une excroissance à base digitée.

Le grès

Il est représenté par 1405 NdR et par 207 NMI. Il s'agit d'un grès à glaçure salifère, les pâtes sont grises et plus rarement beige. Les faces externes et internes sont vitrifiées et recouvertes d'un revêtement argileux de couleur brun, beige ou violet. Plusieurs provenances ont pu être avancées : la région rhénane, la Belgique (Raeren) et l'Allemagne (Siegburg). Les formes fermées correspondent à des pichets, des pots tripodes, des petites bouteilles, une gourde. Les formes ouvertes sont représentées par des gobelets, des tasses et des lampes à huile.

Le grès provenant de Siegburg se caractérise par des récipients de type « Trichterhalskrug » ou de type « Trichterhalsbecher ». Quelques fragments de pichets (panses décorées aux armoiries d'une ville non identifiée et fonds) ont pu être attribués à la production de l'atelier de Raeren.

La céramique grise cannelée

Elle correspond à 474 NdR et à 39 NMI. Il s'agit principalement de formes élancées. Les modes de cuisson sont réducteurs, les couleurs des faces internes et externes vont du gris foncé au gris clair. Cinq formes archéologiquement complètes représentées par des pots élancés ont été déterminées.

La faïence

Elle est matérialisée par 65 NdR et 19 NMI. Il s'agit probablement d'une faïence « grand feu » à pâte orange décorée au cobalt. Elle se compose d'assiettes, de bols, d'une tasse et d'un vase d'aisance de type « Bourdaloue ».

Les XVIIe-XVIIIe siècles et début XIXe siècle

La céramique de la fin de la période moderne est représentée par 1493 NdR et par 272 NMI. Elle se compose de :

- de céramique glaçurée
- de faïence
- de grès
- de porcelaine

La céramique glaçurée

Elle correspond à un 637 NdR et à 137 NMI. Les glaçures sont plombifères, appliquées à cru et plus rarement sur une couche d'engobe. Elles recouvrent la plupart du temps les faces internes des récipients et plus rarement les faces externes. Quatre principaux types de glaçures ont été observés : des glaçures vertes à base de cuivre, des glaçures transparentes, des glaçures à base de manganèse de couleur noir ou violette et enfin des glaçures jaunes sur engobe. Les pâtes sont fines ou sableuses, elles sont cuites selon un mode de cuisson oxydant et plus rarement réducteur. Les formes fermées se caractérisent par des pots tripodes, des pots ansés et des cruches. Les formes ouvertes sont représentées par des jattes, des terrines, des écuelles, des assiettes et des plats.

Le grès

Il est représenté par 12 NMI, il s'agit principalement d'un grès gris glaçuré au sel de provenances rhénanes ou alsaciennes. Les faces externes et internes ont un aspect vitrifié, les décors sont peints à base de cobalt. Cinq formes ont été déterminées : un pot à anse en fer à cheval, une bouteille, un vase d'ornement, une écuelle et un bol.

La faïence

Trois types de faïence ont été identifiés : la faïence blanche, la faïence brune et la faïence fine.

-La faïence blanche

Elle correspond à l'essentiel des fragments de faïence découverts sur le site avec 608 NdR et 90 NMI. Il s'agit d'une faïence « grand feu » avec des décors de couleur violet, bleu et vert, appliqués à cru sur l'émail, correspondant à l'utilisation d'oxyde de fer, de cobalt, de cuivre.

Les pâtes sont oranges ou blanches, les formes correspondent à des vases d'aisance, à un broc à eau, des pots à pharmacie, des bols à deux anses, des assiettes, et à une coupelle miniature.

-La faïence fine ou en « terre de pipe »

Elle est matérialisée par un NdR de 59 et par 10 NMI, les formes sont figurées par des assiettes plates et des plats à bord simple ou à bord contourné.

-La faïence brune

Elle est représentée par 54 NdR et par 11 NMI. Il s'agit d'une faïence enrichie en argile réfractaire ce qui lui permet de mieux résister aux températures élevées, de cette façon, elle est généralement destinée au service des aliments chauds. Les surfaces externes sont recouvertes uniformément d'une glaçure au manganèse de couleur marron foncé ou mouchetée de violet alors que les faces internes comportent un émail blanc. Les formes se caractérisent par des petits couvercles à collerette et à bouton de préhension (couvercles de chocolatière ?), par des assiettes, un bol, un récipient à anse latérales et un couvercle de soupière(?). Un petit gobelet ou une tasse et un récipient cylindrique pourraient correspondre des éléments de chocolatières ou de cafetières.

La porcelaine

Elle n'est représentée que par un petit bol et par une coupe.

De par la richesse de son mobilier, le site de consommation de Metz Ilot Sainte Chrétienne offre un panorama relativement complet des productions de céramiques de la région messine de la période médiévale au début de la période contemporaine, tant par la céramique culinaire, la céramique de consommation, de service que par la céramiques « fonctionnelles » d'usage médical ou liée à l'hygiène corporelle.

Le mobilier céramique de la latrine La.50 du secteur 8 (Cours Langlet) de la fouille du tramway de Reims (Marne)

P. Mathelart, S. Péchart, E. Jouhet (Inrap)

La construction d'une ligne de tramway à Reims a permis la mise au jour de vestiges archéologiques sur 2 des 11 kilomètres du tracé. Cette fouille préventive, réalisée par l'Inrap, sous la coordination de S. Sindonino, a été segmentée en 9 secteurs de fouille. Le secteur 8, qui nous occupe, est situé en plein cœur de Reims, non loin de la cathédrale. Ce secteur s'avère être le plus densément stratifié. Malgré des contraintes opératoires nombreuses et la petitesse de la zone de fouille, il a été permis d'explorer à cette occasion des occupations anciennes s'échelonnant du milieu du Ier siècle av. J.-C. à la création des bassins art déco du début du XXe siècle.

La fouille du Cours Langlet a révélé la présence, pour la période moderne, de vestiges d'une partie d'une maison reprenant pour partie le plan de la maison médiévale qui la précédait. L'étude documentaire permet de replacer le cadre de cette demeure : l'angle d'une voie, la rue du carrouge, et d'une impasse, portant le même nom. La maison moderne connaîtra, par la suite, au moins deux grands réaménagements. C'est le premier de ces réaménagements que la communication a abordé.

Le mobilier de la latrine La.50 se répartit donc sur deux unités stratigraphiques. De nombreux recollages intervenant entre l'Us.8096 (remblaiement) et l'Us.8258 (occupation) tendent à démontrer que le comblement de la structure a été effectué en un temps. Ce remblaiement peut être lié à une phase de réaménagement de l'habitat. En effet, la cohérence de la chronologie relative et l'homogénéité des ensembles matériels s'accordent sur la contemporanéité du comblement du cellier Ce.45 avec la latrine La.50. Le mobilier de ces deux structures, forme donc l'horizon-site 17.

Le mobilier de l'horizon-site rassemble 930 tessons, dont 77 individus. La latrine La.50 recèle, à elle seule, plus de 80 % des tessons et du NMI (Fig. 1 ; 2 et 3) . Il convient toutefois de mentionner la présence de 54 tessons, dont 9 individus, en position résiduelle dans ces ensembles. Ces derniers sont attribuables à la période romaine ou médiévale.

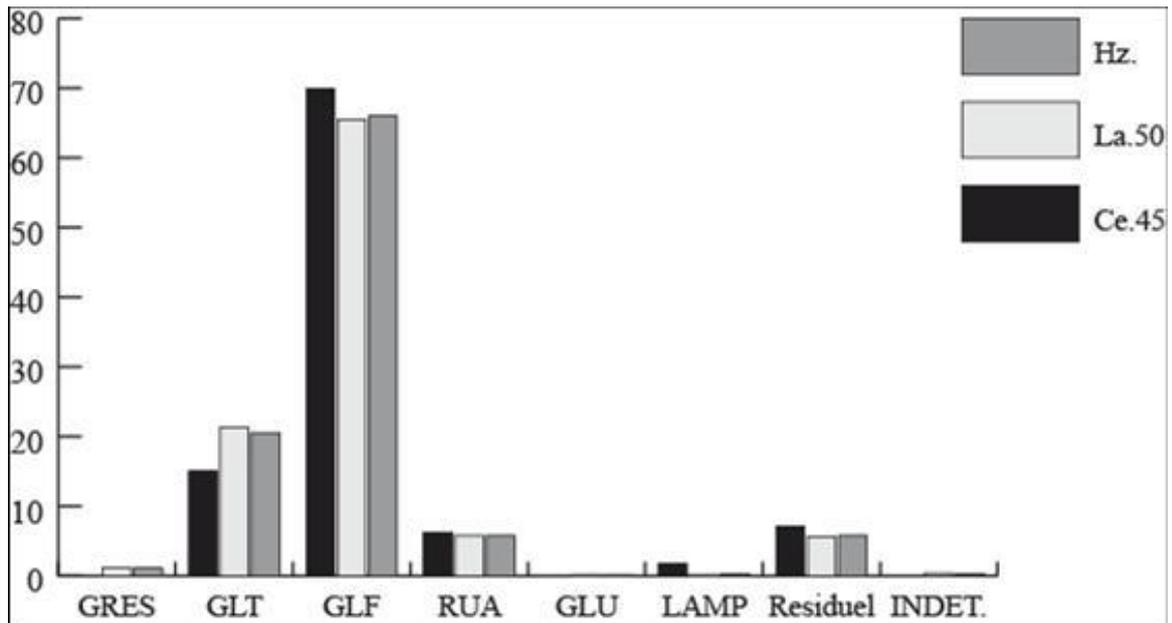


Fig. 1: Comparaisons des principales catégories céramique en NR (valeurs exprimées en pourcentages).

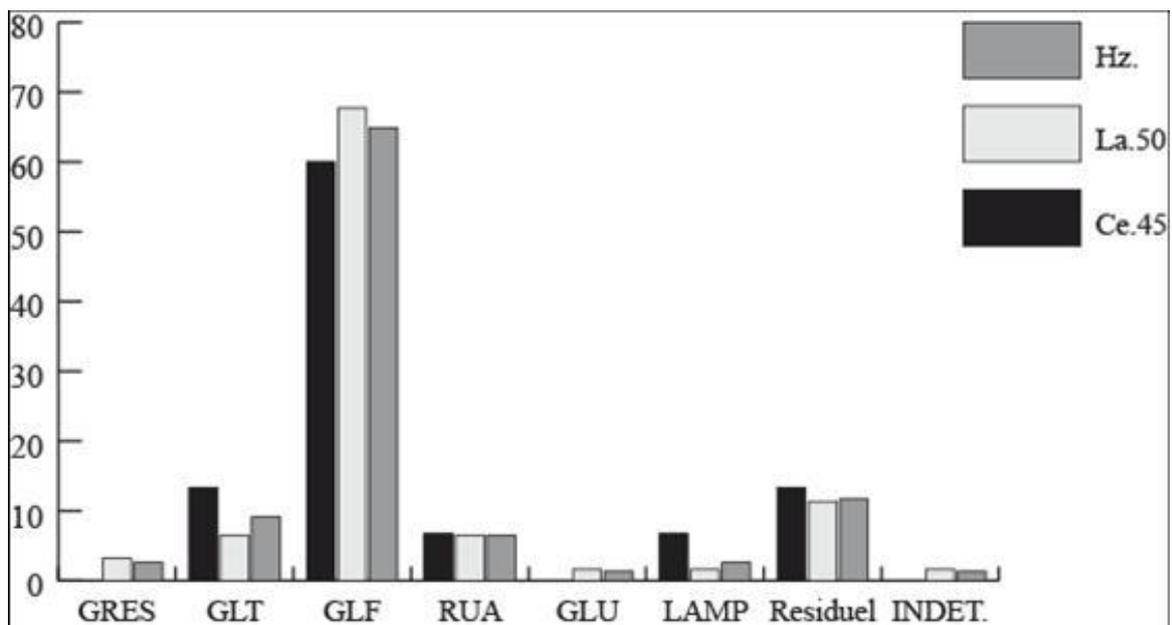


Fig. 2: Comparaisons des principales catégories céramique en NMI (valeurs exprimées en pourcentages).



Fig. 3 : Vue partiel du mobilier de la latrine La.50 (J.J. Bigot, Inrap)

La vaisselle de table est présente au sein de l'ensemble à hauteur de 10 % du mobilier. Elle est illustrée par des éléments en grès (GRES) ou en céramique glaçurée de table (GLT). Le grès est évoqué par la présence de deux coupes provenant du Beauvaisis et des fragments de grès rhénan. La céramique glaçurée de table est représentée par une assiette à marli, décorée de deux rangées de coquilles Saint-Jacques entourant un blason à trois fleurs de lys, par deux coupes à lèvre verticale moulurée et par deux pichets à col mouluré évasé et lèvre verticale simple. Un gobelet glaçuré au bleu de cobalt, issu du Beauvaisis, et une bouteille à appendice conique, de production locale, complète le nécessaire en vaisselle de table.

La vaisselle destinée à la cuisson, qui compose autour de 72 % du mobilier de l'horizon-site, est principalement illustrée par la céramique glaçurée à feu (65 %) (GLF). Cette catégorie se décline majoritairement en pots à cuire, sous la forme de pots, coquemars, huguenotes et marmites. Seules trois jattes complètent l'ensemble. Aux côtés de la céramique glaçurée à feu, plusieurs pots en céramique rugueuse claire (RUA), reprenant la « forme phare » en céramique glaçurée, ont été reconnus.

Deux petites coupes à vocation de luminaire (LAMP), une albarelle en grès du Beauvaisis ainsi qu'un plausible épi de fûtage glaçuré (MAT) enrichissent cet ensemble.

Des contextes régionaux et extra-régionaux ont permis, de manière relative, d'approcher la datation de notre ensemble. Celui-ci a néanmoins trouvé des correspondances avec le mobilier d'issue d'un puisard

et de plusieurs fosses, notamment la fosse P50 et le niveau supérieur de la fosse P49, du quartier Sainte-Dominique à Chalons-en-Champagne (Cabart 1985). Hors de Champagne, on citera, par exemple, le mobilier des états IV et V de la parcelle 7 de la fouille du jardin du Carrousel (Ravoire in Van Ossel 1998, p. 240-247). En contexte d'atelier, des productions morphologiquement identiques se retrouvent au sein des ateliers 10.10A et B à Fosse (Guadagnin 2007 ; Guadagnin 2000). En définitive, le mobilier de l'horizon-site 17, et par conséquent le comblement de la latrine La.50, peut être daté du deuxième tiers du XVI^e siècle.

La communication a ensuite abordé les problématiques économiques et sociales liées à l'ensemble. Tout d'abord, l'étude macroscopique des pâtes a permis de mettre en lumière un groupe de pâtes prédominant : le groupe de pâtes champenois (Biegert et al. 2004). Le mobilier de l'horizon-site montre une prépondérance flagrante des produits locaux/régionaux, avec plus de 84 % des individus, quelque soit le type de produits. Seul le grès constitue une exception, mais ne représente toutefois qu'un peu plus de 2 % de notre corpus alors que les contextes parisiens contemporains présentent un taux entre 15 et 20 % (Ravoire 2009, p. 254 ; Ravoire 2006, p. 111). D'autre part, la vaisselle en céramique a montré la forte proportion de vaisselle destinée à la cuisson, au détriment de la vaisselle de table, et a fortiori le règne sans partage du pot à cuire (pots, coquemars, huguenotes et marmites). Celle-ci suppose l'existence d'autres réceptacles, tels que le verre (étude H. Cabart) abondamment représenté au sein de la latrine La.50. Les restes fauniques témoignent également d'une certaine aisance, avec notamment la présence de gibier ou d'animaux exotiques tels que la dinde (étude A. Bandelli, B. Clavel). Ces éléments, corroborés par les données archivistiques et archéologiques, tendent à indiquer que les occupants de la demeure du cours Langlet dans la deuxième moitié du XVI^e siècle appartiennent à milieu social relativement aisé.

L'étude de la latrine La.50 a permis de répondre à une double attente. Elle a tout d'abord permis d'enrichir la datation des ensembles céramiques jusqu'alors mal connus ou uniquement de façon lacunaire dans la région. Elle fournit l'opportunité de poser les premières bases typologiques et quantitatives pour de futures études à l'échelle locale, régionale et extra régionale. L'approche pluridisciplinaire dont a bénéficié la latrine 50 (qui pourrait prochainement faire l'objet d'une publication) nourrit également les problématiques et interprétations sociales et économiques sur l'agglomération rémoise durant l'époque moderne. Elle servira, à terme, de médium de comparaison pour caractériser les ensembles contemporains des futurs sites rémois de cette période.

Bibliographie sommaire

Cabart 1985 : Cabart H., « Fouille de quatre fosses (XV^e-XVII^e siècle) situées dans le quartier Saint-Dominique à Châlons-sur-Marne (Marne), Bulletin de la Société Archéologique Champenoise, 4, 1985, p. 31-66.

Guadagnin 2000 : Guadagnin R., Fosses - Vallée de l'Ysieux. Mille ans de production céramique en Île-de-France, volume 1 : Les données archéologiques et historiques, Caen, Publication du CRAHM, 2000.

Guadagnin 2007 : Guadagnin R., Fosses - Vallée de l'Ysieux. Mille ans de production céramique en Île-de-France : volume 2 Catalogue typo-chronologique des productions, Caen, Publications du CRAHM, 2007.

Ravoire 2006 : Ravoire F., « Étude de la céramique des doubles latrines », in Coste M.-C. (dir.), Mode de vie et alimentation à la fin du Moyen Âge au château de Blandy-les-Tours. Approche pluridisciplinaire des latrines de la salle de l'Auditoire, Tours, 2006, p. 87-112. (Revue Archéologique du Centre de la France, suppl. 28).

Ravoire 2009 : Ravoire F., « Les productions céramiques d'Île de France à la fin du Moyen Âge (XIV^e-XVI^e siècle) : modalités et formes d'une évolution », in Ravoire F., Dietrich A. (dir.), La cuisine et la table en France à la fin du Moyen Âge : contenus et contenants du XIV^e au XVI^e s., Actes du colloque de Sens (8-10 janvier 2004), Caen, Publications du CRAHM, 2009, p. 249-269.

Van Ossel 1998 : Van Ossel P. (dir.), Les jardins du Carrousel (Paris) : De la campagne à la ville : la formation d'un espace urbain. Paris, Publication de la MSH, 1998. (DAF ; 73).